

Le roman de Vincent (ou Que dit Vincent de la création)

essai romancé sur la vie et la mort de Vincent Van Gogh, peintre novateur

Xavier HIRON

(dixième fichier, état au 27/02/2024)

Un essai romancé

Le roman de Vincent

(vie et mort d'un peintre novateur)

Par l'intermédiaire de son frère Théo, Vincent répond à Gauguin, bien qu'il juge sa lettre peu franche, et se met en plein mois d'août à redouter l'hiver maussade ; escomptant, pour en compenser les effets, pouvoir retoucher ses anciennes études récupérées à Arles. En guise de traitement, il prend de longs bains relaxant, deux fois par semaine. Par le docteur Peyron qui l'a suivi en fin de vie, Vincent a confirmation que le peintre marseillais Adolphe Monticelli, qu'il admire, était de nature excentrique et qu'il a bien eu à subir, in fine, quelques mois de folie. Vincent aime la chaleur et les cigales du Midi qui bercent sa mélancolie, tandis que la vie de l'asile est auréolée de cafards (au propre comme au figuré !). Pour contrecarrer son spleen, il s'est remis à peindre avec frénésie ; puis écrit une très longue lettre à son frère où il commence par dévaloriser son talent. Il a repris ses autoportraits par manque de modèles ; le premier, fait à peine relevé après six jours de convalescence, le montre maigre, livide et terriblement affaibli ; mais le deuxième est déjà plus chaleureux. Il ressasse ses souvenirs jusqu'à en avoir le mal du pays, ce qui n'est pourtant pas dans ses habitudes. Mais Van Gogh garde espoir : « Ce qui n'est pas bien (se laisser emporter

Un essai romancé

par l'avalanche de ses souvenirs), car notre chemin est en avant (...), sans s'abîmer dans le passé d'une nostalgie trop mélancolique. » Et comme l'écrit l'écrivain Henri Conscience, il retrouve peu à peu l'amour des hommes par la pratique de longues promenades : « Cette fatalité de la souffrance et du désespoir – enfin me voilà encore remonté pour une période – j'en dis merci. »

Alors Vincent reprend son travail là où il l'avait laissé : « Je t'écris cette lettre peu à peu, dans les intervalles quand je suis las de peindre. Le travail va assez bien, je lutte avec une toile commencée quelques jours avant mon indisposition, un faucheur ; l'étude est toute jaune, terriblement empâtée, mais le motif est beau et simple. J(e) vis alors dans ce faucheur – vague figure qui lutte comme un diable en pleine chaleur pour venir à bout de sa besogne – j'y vis alors l'image de la mort, dans ce sens que l'humanité serait le blé qu'on fauche. C'est donc – si tu veux – l'opposition de ce(t autre) semeur que j'ai essayé auparavant. Mais dans cette mort, rien de triste ; cela se passe en pleine lumière avec un soleil qui inonde tout d'une lumière d'or fin. » S'il travaille plus lentement, il donne libre cours à son acharnement du matin jusqu'au soir, nourrissant en son for intérieur le sentiment que cette occupation le guéri.

Il voit pourtant poindre le mois de septembre, tandis que, depuis deux mois, il est entré sans le savoir dans la dernière année de sa vie. Il vient de passer six semaines sans sortir de sa chambre, ce qui le fait languir. Et voilà où en est à ce moment précis le fond exact de son esprit : « Je lutte de toute mon énergie pour maîtriser mon travail, me disant que si je gagne, cela (...) sera le meilleur paratonnerre pour la maladie. Je me ménage beaucoup en m'enfermant soigneusement ; c'est égoïste, si tu veux, de ne pas

Un essai romancé

plutôt m'habituer à mes compagnons d'infortune ici et d'aller les voir ; mais enfin, je ne m'en trouve pas plus mal, car mon travail est en progrès. » Changement d'attitude ? Il entreprend le portait du supérieur des surveillants et en perçoit d'emblée la qualité sereine. Si jamais il remontait vers le Nord, il est sûr que la perception spécifique qu'il a acquise du Midi de la France lui manquerait, créant en lui une grande nostalgie des paysages colorés. Ce dont il parlait avec Gauguin. Mais leurs discussions passionnées se terminaient toujours dans des tensions extrêmes...

Cependant, peindre avec réussite l'inspire : « Eh bien, sais-tu ce que j'espère une fois que je me mets à avoir de l'espoir, c'est que la famille soit pour toi ce qu'est pour moi la nature, les mottes de terre, l'herbe, le blé jaune, le paysan, c'est-à-dire que tu trouves dans ton amour pour les gens de quoi *non seulement travailler*, mais (aussi) de quoi te consoler et te refaire, alors qu'en en a besoin. » Ce qui rend clair aux yeux de tous le fait que Vincent souffre profondément de solitude, et ce à un point devenu certainement irrationnel et totalement incontrôlable. Cette longue lettre un peu hachée contient en soi des passages très émouvants, très humains. Puis Vincent se met à faire des répliques de ses meilleurs tableaux à destination de la famille, car « il y a du bon de travailler pour les gens qui ne savent pas ce que c'est qu'un tableau. » Tous ses propos contiennent tant de cette authenticité qui, pour un peu, nous renverrait à nous-mêmes !

Or cette lettre est accompagnée d'un mot du docteur Peyron à l'intention de son frère Théo, où il explique directement : « Ses idées de *suicide* ont disparu, il ne reste que des rêves pénibles... » Certes. Mais pour combien de temps ? En réponse, Théo signale à

Un essai romancé

Vincent que Gauguin lui a fait parvenir un envoi de qualité médiocre, mis à part *La belle Angèle*. Ses *Iris* à lui et sa *Nuit étoilée* sont exposés au Salon des Indépendants, où le dernier manque malheureusement d'un recul suffisant. Et sans surprise, à côté des siens, les plus remarquables sont ceux de Lautrec, Signac et Seurat... Quoi qu'il en pense, Vincent est bel et bien devenu l'un des maîtres de sa génération !

A Théo, Vincent raconte que son indignation reste vive à l'encontre des Goupil et de leur système marchand peu respectueux des individus ; ce qui ne sera pas sans conséquence. Maintenant, il veut guérir de ses envies de suicide, tel un chat qui aurait trouvé l'eau trop froide. Il devient plus explicite quant à sa venue dans le Sud dont la motivation était la recherche de la lumière claire, car « les couleurs du prisme sont voilées dans de la brume dans le Nord » : tout cela l'ayant conduit à se créer des attaches affectives pour le Midi. De plus : « Le travail va fort bien, je trouve des choses que j'ai en vain cherchées pendant des années, et sentant cela je pense toujours à cette parole de Delacroix (...) : qu'il trouva la peinture n'ayant plus ni souffle ni dents. » Ce qui signifie que sa maladie mentale n'est en aucun cas un frein à l'exercice de sa peinture.

Mais ce serait plutôt l'ambiance de cloître propre aux hospices qui lui pèse. Ayant malencontreusement abîmé sa lithographie de la *Pietà* de Delacroix lors d'une crise, il l'a reproduite à sa façon sur une toile. Son idée fixe devient de quitter toute forme d'établissement – plutôt la rue, prétend-il ! -. C'est à cette occasion que Vincent évoque spontanément la piste de Pissarro pour lui permettre de revenir vivre sur Paris : piste éminemment

Un essai romancé

importante puisque c'est par son intermédiaire que Théo prendra connaissance de l'existence du docteur Gachet. La femme du surveillant, qu'il veut aussi peindre, lui dit qu'en le voyant travailler elle ne croit pas une seule seconde qu'il soit fou, ni même malade (« enfin, cela tu le dirais à présent aussi si tu me voyais travailler la pensée claire et les doigts si sûrs »), car il a reproduit sa *Pietà* d'un seul coup, sans même prendre une mesure. Mais il ajoute : « Cependant, je sais bien que la guérison vient – si on est brave – d'en dedans, par la grande résignation à la souffrance et à la mort, par l'abandon de sa volonté propre et de son amour-propre. Mais cela ne me vaut pas, j'aime à peindre, à voir des gens et des choses et tout ce qui fait notre vie – factice – si (l')on veut. » Bref, son esprit balance ; puis de se lancer à décrire ce qu'est devenue sa façon de peindre : « En plein air, exposé au vent, au soleil, à la curiosité des gens, on travaille comme on peut, on remplit sa toile à la diable. Alors pourtant on attrape le vrai et l'essentiel – le plus difficile c'est ça. Mais lorsqu'on reprend après un temps cette étude et qu'on arrange ses coups de brosse dans le sens des objets – certes, c'est plus harmonieux et agréable à voir, et on y ajoute ce qu'on a de sérénité et de sourire. » De nouveau une grande lettre ; doublée d'une leçon intime de vie, plus que de peinture !

Puis le vertige le prend et il se raccroche aux exemples de Delacroix et de Millet, qui tous deux peignaient après enquête sur le terrain. Vincent ne veut pas – car il ne s'y intégrerait pas – rejoindre le groupe de Pont-Aven, même s'il se dit certain que Gauguin n'a pas encore donné toute sa puissance créatrice. Mais il en est sûr désormais, la fréquentation des autres malades le détraque et il se cloître littéralement dans sa chambre pour pouvoir y remédier. L'inconvénient étant que cet état de fait

Un essai romancé

l'empêche de travailler, n'ayant ni paysage nouveau ni modèle sous la main. Et désormais, il veut remonter dans les environs de Paris pour la naissance de son filleul, qu'il désire connaître. Repensant et analysant ses deux crises, son constat demeure qu'elles se sont déclenchées sous la pression de causes extérieures ; et que, par conséquent, elles ne viennent pas du dedans de lui. Et s'il éprouve bien du mal à s'en remettre, la raison en est en grande partie la pauvreté de la nourriture avariée qu'on leur sert ; ce qui fait qu'il ne se nourrit plus que de soupe et d'un peu de vin. A la longue, cela n'est guère supportable.

A l'intention de sa mère et de sa sœur Wil, Vincent peint deux toiles. A cette occasion, il nous décrit son état de reclus ; mais aussi comment, travaillant du matin jusqu'au soir, ses idées restent nettes. Surtout, il exprime qu'il est atteint d'un mal incurable (en l'occurrence la syphilis) et que personne ne peut en prévoir l'évolution à l'avance. La perspective de revoir Théo lui redonne goût à la vie et il redevient curieux de tout. Cependant, pour l'avenir, il ne s'attache à aucune hypothèse précise, n'étant patient et appliqué que pour la peinture. Avec Théo, il se pose la question du moment opportun pour changer d'établissement, car pour peu qu'il puisse continuer à peindre, il en serait ravi ; même si l'hiver est pour lui plus confortable dans le Sud, étant donné qu'il n'a jamais supporté le froid. D'autant que son docteur insiste pour qu'il continue d'être suivi médicalement.

Pour sa part, Vincent ne s'explique pas ses crises récentes de religiosité : « Je suis étonné qu'avec les idées modernes que j'ai, moi si ardent admirateur de Zola et de Goncourt et des choses artistiques que je sens tellement, j'ai des crises comme en aurait un superstitieux et qu'il me vient des idées religieuses embrouillées et atroces telles que jamais je n'en ai eu dans la

Un essai romancé

tête dans le Nord. » Il en accuse son hypersensibilité qui le rend réceptif y compris à l'ambiance des lieux. D'où son ardent désir de rejoindre un contexte laïque, plutôt rare à l'époque. Si cela s'avère impossible, il patientera l'hiver à Saint-Rémy, en attendant de savoir s'il sera ou non sujet à de nouvelles crises. Et c'est effectivement ce qui se passera : Théo préparant sa sortie pour le printemps 1890, Vincent ne vivra finalement que deux mois à Auvers-sur-Oise.

Or manquant de sujets à peindre, Vincent décide de copier à sa façon les dix *Travaux des champs* de Millet, dont il demande les reproductions à son frère. En attendant, Vincent réalise un nouveau portrait de lui plus serein, bien qu'il note que le regard en paraisse encore vague. Mettre en couleur des dessins ou études d'autres artistes, cela revient, pour Van Gogh, à réaliser ni plus ni moins qu'une interprétation personnelle, au même titre qu'un musicien interprétant un compositeur. « Aussi, alors mon pinceau va entre mes doigts comme serait un archet sur le violon, et absolument pour mon plaisir. » Envoi à Théo de dix toiles supplémentaires, tout en constatant que si l'adage annonçant qu'il faut commencer par peindre dix ans pour savoir peindre est vrai, pour ce qui le concerne, il arrive seulement au terme de ces dix premières années... On peut à ce propos estimer que Vincent aura peint environ 70% de ses toiles durant les quatre dernières années de sa vie. D'où la question naïve : qu'est-ce que cela aurait bien pu donner après ? La peinture moderne telle qu'il la pratique avec Emile Bernard et Paul Gauguin consiste en une exagération maîtrisée, afin de révéler la couleur et la forme bien mieux que ne le fait la réalité même. Et de reconnaître le génie de Gauguin qui est de savoir simplifier la couleur à l'extrême : pour

Un essai romancé

sa vibration propre, et non pour l'apparence que nous restitue la nature.

Vincent décrit en détail et avec application son travail sur la *Pietà*. Il dit aimer les romanciers français parce qu'on peut sentir l'artiste qui écrit, contrairement aux auteurs russes par exemple. S'il ne sort plus, c'est uniquement par peur du sentiment de solitude qui est devenu chez lui si violent, sauf lorsqu'il peint. Onze nouvelles toiles sont envoyées début octobre, tandis qu'il en garde une dizaine chez lui, dont deux qu'il enverra en Hollande. Le docteur Peyron et son frère Théo qui se sont vus à Paris conviennent qu'il est plus prudent d'attendre le printemps pour opérer un retour vers le Nord, d'autant que le médecin pense que les changements brusques sont un facteur déclenchant de crises. Et par ailleurs, Théo n'est pas encore certains des conditions d'accueil qu'il pourra réunir. Alors soudain, comme attiré par l'appel de la nature, Vincent sort de sa claustration ; et puisqu'il peint les effets fugaces de l'automne, son rythme de travail s'accroît immédiatement. Il se concentre sur les oliviers caractéristiques de cette partie de la Provence, tout en déplorant l'absence de vignes colorées aux alentours de l'hospice.

Par suite d'une incompréhension avec l'administration de l'hospice (?), Vincent a dû rembourser 125 francs d'arriérés de frais médicaux, de sorte qu'il se retrouve de nouveau sans ressource pour ses frais courants. Battant la campagne, il peint successivement des champs labourés, une gorge profonde, un magnifique mûrier, tout en augmentant sa pratique des empâtements, au point de proposer un rendu qui se rapproche de celui de Monticelli. Puis il utilisera beaucoup de blanc et de bleu

Un essai romancé

additionnés d'une touche d'orange, de telle sorte que les autres couleurs s'estompent, ce qui lui permet d'obtenir des ambiances toujours plus éthérées. Tout ceci, Vincent l'expérimente et le cerne à dessein, et non tel un effet du hasard.

Puis il veut retourner à Arles. Il voudrait en effet revoir les personnes qui comptent pour lui (le docteur Rey et le pasteur Salles entre autres), car il dit s'être attaché aux gens et aux choses. Prenant conscience qu'il ne passera plus qu'un seul hiver dans le Midi, la perspective de rejoindre Auvers-sur-Oise est désormais clairement évoquée – même si elle mettra, elle aussi, huit mois à se concrétiser. « La chose principale est de connaître le médecin, pour qu'on ne tombe pas en cas de crise dans les mains de la police, pour être transporté de force dans un asile. » Il s'en veut de ne pas écrire suffisamment aux gens qu'il aime ; mais l'urgence, pour lui, réside dans la reprise de son travail sur le terrain. Il s'interroge enfin sur l'intérêt potentiel d'un article que son homologue Isaäscon projette d'écrire sur son travail : « C'est pas la peine de mentionner quoi que ce soit de mon travail actuellement. Quand je serai de retour (dans le Nord), à la rigueur, cela formera une espèce d'ensemble *Impressions de la Provence* ; mais que veut-il dire à présent, lorsqu'il faut encore accentuer les oliviers, les figuiers, les vignes, les cyprès, toutes choses caractéristiques, ainsi que les Alpi(les) qui doivent atteindre d'avantage de caractère. » Le perfectionniste de van Gogh est à la fois inévitable et contribue fortement à devenir son propre poison.

Clairement, Vincent appréhende d'avoir à quitter la Provence avant d'avoir pu prouver qu'il l'a sentie et aimée au plus profond de son être. A Emile Bernard, à qui il décrit ses dernières réalisations, il ajoute : « Mon Dieu ! c'est un bien mauvais petit

Un essai romancé

pays ici, tout y est difficile à faire pour démêler le caractère interne et pour que cela ne soit pas une chose vaguement vécue, mais du vrai sol de Provence. Alors pour arriver à cela, c'est qu'il faut labourer et dur, et alors ça devient naturellement un peu abstrait. » C'est que Vincent est parti à la recherche du sentiment authentique, qu'il appelle primitif, dans l'architecture ou dans les caractères ; et surtout, de la manière adéquate de le représenter. Il tient à peu près le même discours à Théo, en plus chatoyant et détaillé, tandis que ce dernier fait le lien avec le groupe dit des Vingtistes qui admire la peinture de Van Gogh. Groupe jouissant d'une certaine notoriété à Bruxelles, car il y expose régulièrement – même s'il se plaignent eux aussi de ne pas vendre. Ironie du sort : c'est à l'occasion d'une exposition organisée par ce même groupe que sera recensée la seule toile vendue officiellement du vivant de Van Gogh, à l'une de leur membre...

Gauguin lui écrit qu'il vit une passe difficile à Pont-Aven (retour à la case départ ! pense-t-il), tandis que Vincent poursuit par intermittence ses copies d'œuvres, pour le plaisir d'égayer sa chambre et dans l'idée de les céder à une école des environs, lors de son futur départ. En effet, devant sortir et rentrer à heures fixes, il déplore de ne pouvoir être dehors lors des levers et couchers du soleil qui sont les moments où la nature est la plus attrayante. Et Théo de commenter ainsi ses dernières toiles : « Je trouve que tu es le plus fort en faisant des choses vraies comme *Les iris* (...). La forme est si bien arrêtée et l'ensemble plein de couleurs. Je sens bien ce qui te préoccupe dans les nouvelles toiles (...), mais je trouve que la recherche du style enlève au sentiment vrai des choses. »

Vincent se dit sujet à la mélancolie, car peindre lui semble être devenu un acte contre-nature ; et c'est bien la pensée de l'inutilité

Un essai romancé

de son œuvre qui le rend triste. De fait, comme à la fin de sa période parisienne, il ressent en lui une grande fatigue morale et voit s'installer une sorte de vide intérieur... Ce qui ne l'empêche pas de s'extasier devant *Les premiers pas d'un enfant* peint par son idole le peintre Millet. Dans le lot d'étude ou copies qu'il se propose d'envoyer à sa sœur en Hollande, il en destine à plusieurs personnes, dont Margot Begeman. Il est clair que Vincent est un sentimental bercé par une sorte de nostalgie humaniste. Il précise bien à sa sœur que ces tableaux, souvent de petite taille, sont faits pour meubler des intérieurs simples, et que surtout les destinataires n'hésitent pas à les accrocher dans des corridors ou des cuisines, plutôt que bien en évidence dans des salons ! Ses échanges avec sa mère et sa sœur deviennent certes conventionnels ; mais au moins, il fait l'effort de les informer de la nature de son travail et s'applique à les rassurer. Il précise que dans ses autoportraits, il a voulu se représenter plus proche des paysans que des intellectuels ou lettrés des villes. « A mes propres yeux, je m'estime nettement inférieur aux paysans. Enfin, je laboure mes toiles, comme eux leurs champs. »

Avoir à retraduire les gravures de Millet en peinture, cela ranime son enthousiasme, car son esprit avait tendance à s'avachir à force de ne plus pouvoir côtoyer des choses artistiques. Ses idées, dit-il, s'en trouvent raffermies ; et il précise ne plus avoir de cauchemars. Enfin, ses *Iris* ont eu, paraît-il, un franc succès lors du dernier Salon. Du coup, Gauguin et Bernard lui écrivent simultanément de bonnes lettres, y exprimant chacun que leurs propres vies restent rudes : l'un à Pont-Aven ; l'autre de retour dans le foyer familiale. Aussi Vincent retourne-t-il à Arles durant deux jours, le cœur léger. Il y récupère des affaires personnelles dans le petit appartement que lui loue le docteur Rey, tandis que

Un essai romancé

le pasteur Salles l'a attendu et accueilli, voire encadré durant le séjour. Cela rompt avec la monotonie de la vie de l'hospice où, mis à part le ramassage des olives, il n'a pas eu beaucoup de dérivatifs, ces derniers temps. Cette escapade a donc été soigneusement préparée comme ayant une valeur de test et, pour ce faire, il n'y fut pas laissé à l'abandon, comme lors de la fois précédente. On remarque aussi à cette occasion que plus jamais il ne mentionnera la maison jaune.

Durant le mois de novembre 1889, Vincent s'est entièrement remis au travail, recevant des couleurs et un vêtement chaud ; puis il retrouve l'allant des échanges, ce qui l'amène à se recentrer au cœur de son activité intellectuelle. Attention : nous allons toucher du doigt un autre versant d'anthologie, où l'on perçoit en quoi consiste l'interaction naturelle entre les peintres. Que Vincent résume ainsi : « C'est que j'ai travaillé ce mois-ci dans les vergers d'oliviers, car ils (Gauguin et Bernard) m'avaient fait enrager avec leurs *Christs au jardin* où rien n'est observé. Bien entendu, chez moi il n'est pas question de faire quelque chose de la Bible – et j'ai écrit à Bernard et aussi à Gauguin que je croyais que la pensée et non le rêve était notre *devoir*, que donc j'étais étonné devant leur travail de ce qu'ils se laissaient aller à cela. Car Bernard m'a envoyé (des) photos d'après ses toiles. Ce que cela a, c'est que ce sont des espèces de rêves et cauchemars, qu'il y a de l'érudition – on voit que c'est quelqu'un qui raffole des primitifs – mais franchement les Préraphaélites anglais faisaient cela bien mieux, et puis Puvis et Delacroix c'est bien plus sain que ces Préraphaélites. »

Un essai romancé

Constat impitoyable se basant non seulement sur une connaissance précise, mais bien plus encore sur un ressenti intime de la peinture. Or l'homme qui écrit ceci s'est volontairement fait interné dans un asile pour se mettre à l'abri de la rumeur sociale – et aussi, bien sûr, pour se protéger si possible de ses propres excès ! Exactement entre grandeur et décadence de la pensée humaine... De plus, dans son esprit, tout ceci ne représente qu'un préalable à une plus grande peinture ; mais il l'entreprend malgré tout joyeusement. Pour ce faire, il revient inlassablement vers ses fondamentaux : la note agreste qui incarne pour lui le terroir, ainsi que les portraits qui auront toujours pour fonction de toucher l'humain du doigt. Il veut donc remettre un coup de collier, mais sans préméditation excessive : c'est-à-dire comme s'il faisait des souliers, en laissant pour un temps de côté les préoccupations artistiques.

Son salut, il le trouve dans l'attention accrue qu'il porte à chaque toile dans l'instant même de leur production ; et ce faisant, il touche à cet instant précis une idée qui m'est chère, entrevoyant que c'est le petit travail de chaque jour qui nourrit l'œuvre au quotidien, en permettant qu'elle devienne au fur et à mesure plus complète et plus juste. Mais alors, il devient tout aussi nécessaire de rater une toile que d'en réussir une autre, car cela rend essentiel le recours à une existence réglée et tranquille. Que de richesse et de clairvoyance dans cette lettre famineuse ! N'ajoute-t-il pas, d'ailleurs : « Eh, il faudrait inventer un procédé de peinture plus expéditif, moins coûteux que l'huile, et pourtant durable », appelant de ses vœux une peinture de type acrylique, laquelle commencera à apparaître 40 ans plus tard aux Etats-Unis ! Pour enfin terminer son discours sur une note encore plus lucide sur son propre parcours : « Alors, je vais attaquer les cyprès

Un essai romancé

et les montagnes. Je crois que cela doit être le centre du travail que j'ai fait çà et là en Provence ; et alors nous pouvons conclure le séjour ici lorsque cela conviendra » ; juste avant de concrétiser ses propos, comme toujours avec Vincent, par la réalisation de toiles sublimes ! Encore une fois, est-ce là l'attitude d'un fou ?

D'un visionnaire, certainement ! D'un avant-gardiste, tout au plus ; mais qui maîtriserait chaque centimètre carré de sa démarche, allant jusqu'à envisager ce qu'il aborderait s'il revenait au monde civilisé : « (...) je me dis toujours que j'ai encore au cœur de peindre un jour une librairie de romans avec l'étalage jaune, rose, le soir (...) – c'est un motif si essentiellement moderne. (...) Tenez, cela serait un motif qui ferait bien entre un verger d'oliviers et un champs de blé, les semailles des livres. » Entretemps, Wil se propose d'aller à Paris en janvier pour soulager Jo, enceinte ; tandis que Théo tousse toujours beaucoup, ce qui ne laisse de préoccuper Vincent. Sa mère, quant à elle, a déménagé sur Leyde pour n'être plus seule, s'étant rapprochée de ses autres filles mariées et s'occupant d'une tante malade. Somme toute, il ne fait pas moins froid en Camargue l'hiver qu'en Hollande, surtout lorsque souffle le vent ; mais la région est peu prisée, ce qui fait qu'elle paraît sous-représentée dans l'art, ses collègues en peinture préférant s'installer à Nice ou sur la Riviera, plus ensoleillées. Puis il propose à Théo de demander à Bernard de broser le portrait de Wil lors de son prochain passage à Paris, qu'il échangerait alors volontiers avec l'une de ses peintures.

Pendant qu'il écrivait cette lettre, Vincent a gâché une toile, parce qu'il n'était pas satisfait de son ciel orangé ; ce qui lui arrache ce commentaire : « Le malheur et la maladie ne font-ils pas cela de nous et de notre santé ; et ne valons-nous pas mieux tels que, dans la fatalité, le grand sort nous emporte, (plutôt) que serains

Un essai romancé

et bien portants, selon nos idées et désirs vagues de bonheur possible ? Je ne le sais. Quelques-uns de mes tableaux, lorsque je les compare à d'autres (de sa propre production), portent bien la trace que c'est un malade qui les peint, et je t'assure que je ne le fais pas exprès. » A Bernard, il tance vertement sa nouvelle manière de détourner le sens et la signification des scènes traditionnelles, ce qui leur confère une certaine hébétude ; tandis que lui aime trop le réel pour penser le moins du monde à le falsifier. Pour autant, il apprécie la qualité plastique de certaines restitutions de paysages. D'où il le met en garde contre l'affectation qui débouche sur le factice, d'autant plus qu'il y a un an de cela Gauguin lui décrivait la grande efficacité des toiles peintes par Emile Bernard, car remplies de sincérité et de simplicité. Vincent s'emporte donc contre ce qu'il considère être une impasse : « Et lorsque je compare cela à ce cauchemar d'un *Christ au Jardin des Oliviers*, ma foi, je m'en sens triste et te demande par la présente, à hauts cris et t'engueulant ferme de toute la force de mes poumons, de vouloir bien un peu redevenir toi. »

Si cela ne s'appelle pas se poser en chef de file ! Rôle que, cependant, Vincent refusera obstinément d'endosser... A l'inverse, pour lui, sa ligne de conduite est tracée : « En travaillant tout tranquillement, les beaux sujets viendront tout seuls ; il s'agit vraiment (...) de bien se retremper dans la réalité, sans plan conçu d'avance, sans parti-pris parisien. » Et de décrire longuement une toile qu'il vient de terminer représentant le jardin de l'asile, dont il perçoit le caractère angoissé. Une autre, son opposée, est d'une tranquillité reposante. Aussi se radoucit-il finalement en faisant valoir à son interlocuteur que sortir de l'erreur le grandira. « Savoir diviser une toile ainsi en grands plans

Un essai romancé

enchevêtrés, trouver des lignes, des formes faisant contrastes, c'est de la technique, des trucs, si tu veux, de la cuisine ; mais enfin, c'est signe que tu approfondis ton métier, et cela est bien. »
Quelle leçon poignante !

Dans le même temps, Théo lui signale que la tendance postimpressionniste consistera certainement en un renforcement du symbolisme. Un artiste graveur vient prospecter dans la collection que conserve Théo des Monticelli à reproduire en lithographie, et cela fait penser à Vincent que certaines de ses études récentes se prêteraient bien à l'exercice. Notamment *Femmes cueillant des olives*, qu'il semble particulièrement affectionner, car emplies de tons adoucis. A ce propos, il note : « Je trouve probable que je (ne) ferai plus guère de choses empâtées, c'est le résultat de la vie calme de réclusion que je mène et je m'en trouve mieux. Au fond, je ne me sens pas si violent que cela, enfin, je me sens davantage *moi* dans le calme. » Pour preuve, nous pouvons revenir sur le style de ses lettres qui est de nouveau tout ce qu'il y a de plus construit – hormis le recours spontané à la forme parlée – et surtout mûrement réfléchi. Il pratique de longues promenades dans les alentours et repère nombre d'endroits qui se prêteraient bien à un travail inspiré – histoire de préparer sa moisson de printemps. De plus, il poursuit ses envois d'études à un rythme effréné, continuant à travailler au-dehors de l'asile, malgré le froid. Mais sa pratique elle-même a changé : « (...) je prépare la chose (le fond de ses études) par des sortes de lavis à l'essence, et puis procède par touches ou hachures colorées et espacées entre elles. Cela donne de l'air et (l')on use moins de peinture. »

Un essai romancé

A sa mère, Vincent évoque sa maladie, dont il avoue être la cause première, et le simple fait de savoir qu'il ne pourra jamais effacer ses erreurs l'accable. Il constate avec gratitude le caractère d'abnégation et d'attachement familial qui habite son frère Théo, particulièrement à son égard, et ce jusqu'à risquer d'agir à son propre détriment. Ainsi juge-t-il que son propre éloignement de Paris était plus que nécessaire. Certes, il ne s'est pas pris en charge suffisamment tôt, médicalement parlant ; mais ce genre de réaction est humaine. Si l'activité de peintre l'a rendu distant, voire absent, je peux pour ma part rajouter, par expérience vécue, que la quantité de solvant absorbé par inhalation par un peintre finit à la longue par avoir un impact sur la physiologie de l'individu ; et donc sur son caractère. Effet qui se surajoute à la tension nerveuse constante sollicitée par l'état de création, finissant par épuiser les facultés mentales. Là encore, nous observons une accumulation de facteurs convergeant... Et quand par manque d'absinthe, l'individu en vient à boire directement ses réserves de solvant, on touche alors au côté explosif de la situation !

Mais reprenons le cours de sa missive. Désormais, Vincent destine ses *Femmes cueillant des olives* à sa mère. En attendant, il vit l'évolution de sa santé au jour le jour, dans l'attente de l'évènement familial tant attendu. La fin de l'année approche dans une relative douceur provençale... Théo loue l'intensité colorée de ses *Chambre à coucher*, qui alternent avec une poésie légère des nuances paysagères. Or tous les peintres de sa génération, constate ce dernier, sont logés à la même enseigne que Vincent : « Tu me dis que tu penses quelquefois que tu aurais mieux fait en restant marchand ; mais ne le dis pas ! Voilà Gauguin, par exemple, je vois bien son talent et je vois bien ce

Un essai romancé

qu'il vaut, mais je ne suis pas fichu de lui vendre quoi que ce soit, et cependant j'ai des choses de toutes sortes de lui... Pissarro aussi est aux abois. » A la veille de Noël ou presque, soit un an exactement après le drame, aucune perspective de déménagement n'est encore établie car « (Pissarro) n'a jusqu'à présent pas vu ce Monsieur d'Auvers ; au moins, il n'écrit rien à ce sujet. » Mais dans tous les cas il fera son possible pour que Vincent puisse revenir vers Paris au printemps, ajoutant : « Nous devons toujours être content que, depuis l'année dernière à cette (même) époque, tu ailles beaucoup mieux. Je graignais alors que tu ne guérirais pas. »

Funeste présentiment, ou expression fâcheuse ? A l'approche du 25 décembre, Vincent sera sujet à une crise mineure, mais bel et bien caractéristique. Car d'un côté, son frère vient de lui rappeler malencontreusement la date anniversaire... et, exactement à la même date, Vincent apprend qu'un des enfants de Gauguin se serait défenestré par accident (je n'ai pas vérifié l'information) ; et que ce dernier, éloigné, n'aurait pas pu lui porter assistance. Heureusement pour Vincent, la crise sera de courte durée ; mais il y a de quoi s'interroger sur le mécanisme de leurs occurrences. Tout ceci nous préparant à un final sans surprise... mais pour autant, pas forcément autoporteur.

D'autant que les choses vont continuer à filer bon train. Certes, sur le moment, sa vision sur cette crise reste on ne peut plus laconique et placide : « Drôle que j'avais travaillé avec un calme parfait à des toiles que tu verras bientôt et que tout à coup, sans raison aucune, l'égarément m'a encore repris. » La réalité est qu'il supporte l'asile par pur réalisme, mais que son esprit préférerait être ailleurs ; car, dit-il, il ne voudrait pas y perdre son bon sens. Alors, il attend avec impatience le verdict du docteur Peyron quant

Un essai romancé

à sa capacité à poursuivre sans risque la peinture, puisque « C'est cela qui me tient encore relativement en équilibre et j'ai encore un tas d'idées pour de nouveaux tableaux. » Oui, on en est arrivé à cela ! Et c'est d'ailleurs à Vincent que revient le mot de la fin sur la question de la place de la création dans sa vie : « Un tableau, un livre, il ne faut pas les mépriser, et si c'est mon devoir de faire cela, il ne faut pas que je désire autre chose. » Conséquemment, ses nouvelles toiles sont sur le départ et Vincent recommande fort à Théo de les monter sur châssis avec un entourage de cadre blanc pour pouvoir en apprécier toute la valeur.

Dans les faits, Théo n'est pas entièrement dupe ; il remarque : « C'est curieux que cela t'ait repris juste un an après la première attaque et cela prouve qu'il faut rester sur tes gardes. » Cependant, pris par le tourbillon de la vie, il ne mesurera pas toujours la prudence et la retenue dont lui-même devrait se parer lorsqu'il aborde les points de la vie pratique de son frère. Ce fait aura aussi certainement des conséquences. S'il est mentionné que Vincent aurait été surpris en train d'essayer d'avalier de la couleur (ce que le docteur Peyron réfutera en seconde intention), une seconde explication consiste à envisager une sorte d'appel au secours, qui aurait été déformé et amplifié par la rumeur. Théo s'en remet donc à la nécessité d'accueillir Vincent à Paris au printemps, une fois que son homonyme sera né.

En réponse, Vincent se dit être calme, mais très découragé. Mais il doit continuer de travailler comme si de rien n'était, car seul le travail le tient intellectuellement éveillé. Puis une nouvelle idée germe alors dans sa tête : à l'aide de la collection d'œuvres qu'ils ont amassé avec Théo, pourquoi n'ouvriraient-ils pas un

Un essai romancé

magasin ? En attendant, Vincent doit patienter, car il n'existe pas de remède à ce dont il souffre. De fait, il se sent devenir la proie des circonstances, programmant un nouveau voyage vers Arles pour le mois de février. Explorant toutes les pistes, Vincent entend parler d'un établissement où les patients, certainement moins atteints, travaillent dans des ateliers ou dans les champs, ce qui l'occuperait. On mesure qu'à cette époque, rien n'est encore joué.

Ce qu'il craint le plus, s'il rejoint Paris, est l'oisiveté. Et comme il paye un appartement à Arles uniquement pour y entreposer ses meubles, il songe que peut-être Gauguin en aurait besoin à Pont-Aven, si l'on pouvait les lui faire parvenir à moindre frais. Mais enfin, on sent bien que son leitmotiv consiste à éviter d'avoir à rentrer durablement à Paris et à ce concilier les faveurs de Gauguin. Son activité de copiste-coloriste de gravures le passionne et il compte bien étendre sa palette à Daumier ou Régamey. Voire aux primitifs italiens comme Giotto, car il perçoit comme une continuité entre ceux-ci et les impressionnistes.

Sa sœur Wil étant indisposée, Vincent lui écrit coup sur coup, incriminant le contexte de la capitale, ville qu'il juge trop grande et trop agitée et qu'il s'est efforcé d'oublier pendant un an. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il dit appréhender d'avoir à y retourner. « On a beau dire pour les peintres : on travaille mieux à la campagne, tout y parle plus nettement, tout s'y tient, tout s'explique. Or dans la grande ville, lorsqu'on est fatigué, on ne comprend plus rien et (on) se sent comme perdu. » C'est aussi pour cela qu'il trouve de nombreuses affinités entre la Hollande et la Provence où il se sent si bien. Tandis que, pour sa part, Gauguin, qu'il tient toujours en haute estime, s'est installé avec un autre artiste hollandais nommé De Haan. Puis Vincent réitère son offre faite au peintre australien John Peter Russell de venir

Un essai romancé

prendre une toile de lui chez son frère Théo, étant donné que ce riche héritier exprime l'ambition de donner à son pays une collection d'œuvres représentatives de son temps.

Tous les avis des connaisseurs convergent en effet sur l'appréciation hautement plastique des toiles de Vincent, notamment dans ce commentaire de la presse bruxelloise : « (..) les toiles qui excitent le plus la curiosité sont les études de plein air de Cézanne, les paysages de Sisley, les *symphonies* de van Gogh et les œuvres de Renoir. » Et Théo de juger la force de travail de son frère, qu'il juge prodigieuse. Mais énumérant les pistes pouvant prochainement accueillir Vincent, Théo en vient à évoquer maladroitement l'asile de Gheel, en Belgique, où leur propre père avait voulu faire enfermer Vincent lorsqu'il était adolescent... S'étonnera-t-on qu'à la réception de cette lettre, soit le 29 janvier 1890, Vincent ait été sujet à une nouvelle crise d'égarément mineure ? On le serait à moins... Les lettres se croisant et les événements se précipitant, Théo lui annonce dès le 31 du même mois la naissance tant attendue de son homonyme – faut-il rappeler qu'à cette époque le sexe des enfants ne pouvait être que constaté de visu ? - : « (Jo) a mis au monde un beau garçon qui crie beaucoup mais qui a l'air bien portant... Comme nous te l'avions dit, nous l'appellerons comme toi et je fais le vœu qu'il puisse être aussi persévérant et aussi courageux que toi. » Le destin qui souvent se répète s'est de nouveau mis en marche.

Vincent se réjouit avec émotion de l'arrivée de son neveu, d'autant que la veille ou l'avant-veille Jo, ne pouvant pas dormir, lui a écrit une lettre touchante, avec calme et maîtrise : car un

Un essai romancé

accident semble avoir été évité de justesse et l'enfant prévu pour février est légèrement prématuré. A la parution d'un article signé Albert Aurier dans le *Mercure de France*, Vincent, comme à son habitude, se récrie : il n'y voit pas sa manière personnelle de peindre, mais plutôt comment l'auteur pense qu'il devrait peindre. Si jamais l'auteur prend Vincent comme un moi collectif représentant les impressionnistes dans leur ensemble, alors sa critique est justifiée : il existe encore des lacunes dans leurs pratiques qui ne demandent qu'à être comblées. Le problème étant que Vincent, on l'aura compris, ne supporte pas la louange parce qu'il juge que l'exercice ne peut être objectif ; même lorsqu'elle concerne son frère et le travail souterrain que celui-ci accomplit auprès des artistes en général. Et bien que cela ne retranscrive qu'un fait ou qu'une réalité, la manière de le dire le dérange.

Or ce dont Vincent a cruellement besoin, c'est de conserver son calme et sa présence d'esprit. Bref, il reçoit tout cela telle une décoration : aussi pesante que flatteuse. De son côté, Gauguin hésite entre poursuivre sa vie d'artiste, qu'il trouve mesquine, et se remettre à voyager au long cours. Tout cela n'aide pas Vincent à reprendre ses traductions colorées de gravures anciennes : car Vincent a besoin de sentir planer au-dessus de lui comme une sorte de rayon d'inspiration pour pouvoir continuer à peindre, et cela ne se commande pas. Mais pour conclure sa lettre, Vincent n'y va pas par quatre chemins ; s'il propose une étude pour remercier Aurier de son article, il ajoute à l'attention de son frère : « Maintenant, pour le petit, pourquoi donc ne l'appellez-vous pas Théo en mémoire de notre père, à moi certes cela me ferait tant de plaisir. » Foncièrement, savoir que son neveu s'appellera aussi

Un essai romancé

Vincent le dérange et le ramène certainement au souvenir fantomatique d'un moi perdu ou d'une identité de remplacement.

Puis Gauguin, comme par enchantement, reparaît dans la capitale, ayant quitté une Bretagne trop austère. Il ira même jusqu'à proposer à Vincent de s'installer à nouveau ensemble, mais à Anvers, cette fois-ci (confusion euphonique ou graphique entre Auvers et Anvers ?). Proposition qui présente autant de désagrément que d'avantages aux yeux de Vincent qui déconseille finalement à Gauguin de quitter Paris, maintenant qu'il y est revenu. Wil a eu le privilège de rendre visite à Degas chez lui – certainement à l'instigation de Théo -, avant de repartir en Hollande. Puis Vincent copie successivement les trois D (Daumier, Doré, Delacroix), mais dit en avoir sous-estimé l'enjeu. Car il ne veut tout de même pas avoir à affronter l'abstraction musicale des tons, comme il dit, préférant continuer à chercher à faire vrai, le seul remède qu'il connaisse pour combattre la maladie.

Au critique d'art Aurier, Vincent répond directement qu'il doit beaucoup à Monticelli, à Delacroix et même à Gauguin, et qu'il n'est donc pas le seul peintre à « percevoir les choses avec une telle intensité chromatique. » Car auprès de ces derniers, le peu qui lui en reviendra « demeure, je vous l'assure, fort secondaire. » Et au final, ce qu'il redoute le plus, au-delà de l'esprit sectaire, ce serait le ridicule. Or sa sensibilité exacerbée en souffre, alors que « les émotions qui me prennent devant la nature vont chez moi jusqu'à l'évanouissement, et alors il en résulte une quinzaine de jours pendant lesquels je suis incapable de travailler. » Vincent repousse sa prochaine visite à Arles à la fin février, car il a eu trop de dérangements et attend la visite d'un peintre marseillais.

Un essai romancé

A la mi-février déjà, le printemps semble de retour et les amandiers sont en fleur. Aussi peint-il un tableau qui deviendra célèbre de branches d'amandiers se dessinant sur un fond bleu azur, et qu'il destine comme cadeau de bienvenue à son filleul. La toile qui a été vendue à Bruxelles à Anna Bloch pour 400 francs lui apporte les subsides nécessaires pour envisager sereinement un voyage à Paris, lorsque les conditions seront enfin réunies ; ce dont il informe sa mère. Tandis qu'auprès de sa sœur qui a été fortement impressionnée par l'accouchement (on est en 1890), Vincent signale que la tension intellectuelle nécessaire aux artistes les porte à l'exagération et à l'excentricité. Tous les artistes impressionnistes étant soumis à une influence identique, tous lui semblent être des névrosés (et en ceci consista d'ailleurs un grand débat de la psychanalyse du XXe siècle que de chercher à déterminer à quel point la névrose est consubstantielle à la création.) « Cela nous rend très sensibles à la couleur et à son langage particulier, ses effets de complémentaires, de contraste et d'harmonie. » D'après ce qu'il en sait, Millet peignait en pleurant, Giotto et Fra Angelico à genoux, et Delacroix dans une sorte d'extase ravie.

Puis, comme il le fait mensuellement, Vincent retourne deux jours à Arles à la fin du mois de février, où il sera sujet à une attaque plus sévère que les précédentes, puisqu'il restera abattu durant trois semaines. Mon intime conviction ici est que Vincent est probablement très fortement commotionné par la vive émotion intérieure qu'il ressent en revoyant la maison jaune. Parce qu'elle représente tous ses rêves déçus : c'est-à-dire non seulement le cœur et l'espoir qu'il y a mis en tant qu'être humain ; mais aussi par le drame qui s'y est finalement déroulé - ce qu'il cherche, inconsciemment ou non, à occulter -, en mettant un terme

Un essai romancé

tragique à une expérience qu'il a choisi de porter en lui d'une manière silencieuse... Fardeau, à la suite de tant d'autres, qui s'avèrerait finalement insoutenable.

Pendant ce temps, Théo s'est occupé de faire accepter des tableaux de Vincent au Salon des Indépendants, inauguré par le président Sadi Carnot en personne et où Paul Gauguin affirme que les toiles de Van Gogh représentent le clou de l'exposition. Elles y sont en effet au nombre de dix, additionnées de dessins à la plume. Vincent recevra même les éloges oraux, transmis par Théo, de la part de Claude Monet lui-même, lequel fait figure de chef de file, en tant qu'initiateur incontesté, de la première génération d'impressionnistes. Remarquons à cette occasion que l'instabilité politique est forte durant cette décennie où les attentats anarchistes (dont sera finalement victime le président Carnot lui-même) sévissent ; mais où, dans le même temps, les familles politiques s'étrillent si violemment que les duels d'honneur deviennent la règle. Deux années auparavant, celui qui avait opposé le général Boulanger au président du Conseil Charles Floquet, et qui fut relaté par voie de presse, avait été formellement approuvé par Vincent. On s'en souviendra.

Alors enfin, Théo rencontre le docteur Gachet et leurs échanges sont directs, car ce dernier perçoit bien les situations. Aussi, avant même d'avoir vu Vincent, il ne croit pas que les crises que lui décrit Théo aient quelque chose à voir avec la folie ; et s'étant derechef forgé sa propre opinion sur la question, il affirme être en capacité de le guérir. Néanmoins, ce ne sera qu'à la fin du mois d'avril suivant que Vincent se remettra à écrire. Il se sent continuellement hébété, sans toutefois ressentir de douleur. Deux

Un essai romancé

mois, donc, durant lesquels il ne peindra strictement rien... Mais dès lors qu'il se remet à écrire, c'est pour demander subitement 34 tubes de peinture et dix mètres de toile. Bref, ce quasi mourant par intermittence est incorrigible !

Réécrivant à sa sœur, Vincent précise combien la vie à l'asile est difficile à endurer ; et pour preuve, il ne peut pas récupérer son courrier quand le docteur est absent. Il ne souhaite donc plus qu'une chose : sortir de cet établissement ! Ses lettres, désormais, sont courtes, mais d'une forme bien tenue. Il a quand même réussi à peindre, bien que convalescent, notamment des souvenirs de la Hollande. Heureusement, les choses, peu à peu, se mettent en place pour un prochain départ ; il ne reste qu'à trouver l'hébergement à Auvers - car le docteur Gachet s'occupe déjà de suivre des peintres, mais pas en continu -, et que Vincent se sente suffisamment bien pour affronter un voyage qui, à cette époque, reste long. Vincent a d'ailleurs trouvé à se faire accompagner jusqu'à Tarascon et a casé ses meubles chez des amis de confiance. Vincent n'attend plus que la confirmation qu'on l'attendra bien à Paris gare de Lyon ; mais à tout prendre, il considère son voyage à Arles comme un naufrage, alors que dans le même paragraphe il constate que « ses coups de brosse vont comme une machine. » ; ce qui indique que pour Vincent, la peinture est devenue un automatisme, une seconde nature.

Mais il n'a pas le choix : Vincent doit braver le saut dans l'inconnu. Et dès l'annonce de son départ, Vincent précise qu'il ne veut passer que deux ou trois jours à Paris, puis aller voir le docteur Gachet à Auvers dans la foulée. Mais il lui faut au plus vite changer d'air pour échapper au chagrin, étant donné qu'il ne supporte plus la surveillance à laquelle il s'est résigné trop longtemps. Et Vincent précise bien qu'en aucun cas il est

Un essai romancé

dangereux, notamment pour autrui, et que même en cas de crises il a pour habitude de se laisser faire quoi qu'il arrive. En conséquence, le changement ne pourra lui faire que du bien au niveau du renouvellement de son environnement de travail, tant géographique que psychique. Et une plus grande liberté est attendue, voire une possible amitié avec le docteur Gachet qui est, à ses heures perdues, peintre lui-même. Tout se prête donc à ce qu'il quitte la Provence avec soulagement – tout le reste n'étant que préparatifs, sachant qu'il peint jusqu'à la dernière minute avant son départ.

Lorsqu'il écrit à M. Gignoux qui prend soin de ses meubles, Vincent évoque ses regrets d'être tombé malade le jour où il est venu à Arles *prendre congé de ses amis*. Il y a donc bien eu choc émotionnel trop intense pour qu'il ait pu le supporter. Ses 30 kilogrammes de bagages sont sans surprise constitués de cadres, de toiles et de châssis ; le reste a été envoyé dans une malle séparée. Il reçoit donc l'autorisation de sortie de la part du docteur Peyron pour la mi-mai 1890. Et il prévient aussitôt son frère : s'il souhaite passer le dimanche en famille, dès le lendemain de son arrivée, il se remettra derechef au travail.

Aucune information n'a été retenue concernant le voyage lui-même, lequel s'est manifestement merveilleusement bien passé. Seule son arrivée en fiacre avec son frère, qui est allé de bon matin le chercher à la gare de Lyon est relatée par la compagne de ce dernier. Concrètement, Van Gogh restera quatre jours auprès de son frère Théo, de Jo et de son jeune filleul, nourrisson de trois et demi. Jo, qui est une femme extraordinairement volontaire et chaleureuse, trouve Vincent très charpenté et à ce point hâlé par la fréquentation intense de la nature que sa stature semble bien plus épanouie et sa santé

Un essai romancé

meilleure que ne le sont celles de Théo, plus citadin dans l'âme. Ce qui ne laissera pas de la surprendre... Mais surtout, c'est à ce moment précis que, comme elle le soulignera elle-même, Johanna prend pleinement conscience qu'en épousant Théo, elle a aussi épousé la peinture de son beau-frère. Tout cela semblant même avoir été soigneusement préparé à dessein.

Auvers-sur-Oise est alors une petite bourgade retirée près de Pontoise, à une heure à peine de Paris. Dès qu'il y arrivera, Vincent ira se loger au café Ravoux, qui fait aussi pension de famille, plutôt qu'à l'auberge. Mais il s'y trouve aussitôt en bonne compagnie, puisque deux autres peintres y sont aussi pensionnaires. La cohabitation s'ouvre sous de bons auspices, y compris avec le docteur Gachet. Voyons voir comment, en l'espace de deux mois à peine, les choses ont soudainement basculé.

Sa première lettre est parisienne et est adressée au peintre Isaâscou, auquel Vincent indique comment orienter la série d'articles qu'il rédige sur les impressionnistes, mouvement au sein duquel il assure n'avoir fait que bien peu de chose... même si cette lettre un peu élaborée semble, de ce fait, être restée inachevée. Mais le discours paraît tourner en boucle. Et tandis que Vincent s'apprête à peindre 70 toiles en exactement 70 jours, cela prouve une humilité à toute épreuve ; bien qu'elle ne craigne aucunement la confrontation avec les autres artistes, bien au contraire. Ce qu'il en ressort de remarquable étant plutôt l'absence de sentiment de compétition, tant que les échanges restent sains, comme avec Gauguin et Bernard. Personne ne développe l'instinct qu'une approche, un sujet, une manière de

Un essai romancé

percevoir la peinture appartienne plus spécifiquement à l'un ou à l'autre ; bien au contraire, les peintres adorent sentir qu'ils se singularisent sur un même exercice, d'où les thèmes si récurrents, dans l'histoire de l'art. Nous verrons que seules des circonstances particulières peuvent venir briser cette empathie.

Dès leur première rencontre, Vincent juge le docteur Gachet malingre et excentrique ; et surtout, ce spécialiste des maladies nerveuses lui semble en être aussi gravement atteint que lui ! Il est de plus empreint d'une certaine raideur de tempérament, que Vincent interprète comme du chagrin ; mais il connaît aussi et fréquente des peintres de renom, tels Cézanne et Pissarro, ce qui impressionne favorablement Van Gogh. De plus, la région d'Auvers reste à cette époque un pays globalement préservé et authentique, ce qui devient rare, note Vincent, même s'il a tendance à devenir une région de villégiature, puisque Daubigny et Daumier y ont vécu – et leurs veuves y demeurent encore. De fait, les toits de chaume y sont encore fréquents et Vincent se sent véritablement revenu dans le Nord. Il se sent tout de suite à l'aise avec un environnement qui lui était pourtant inconnu et mesure à cette occasion les progrès qu'il a pu faire quand il était dans le Midi. Il prétend par exemple que, par expérience, il perçoit et positionne plus instinctivement les masses violettes, qui n'existent pourtant pas spontanément dans la nature et qu'il faut donc pouvoir interpréter.

Vincent signale cependant lui-même qu'il n'a aucun talent pour le relationnel et qu'il éprouve du mal à s'insérer socialement. Heureusement, le travail semble être un catalyseur de rencontres ; et suite à sa réclusion prolongée à Saint-Rémy, les journées qu'il passe à étudier à travers la campagne, fait étrange, lui paraissent aussi longues que des semaines ! Dans ce contexte

Un essai romancé

favorable, à la première occasion venue, il invite la petite famille parisienne à venir le rejoindre pour un week-end à la campagne... Rapidement, le docteur Gachet vient voir sa peinture, et ce autant en médecin qu'en amateur d'art. En ce mois de juin, on sent combien les lettres de Vincent sont enjouées, comme quand il redécouvre une nature grasse, et cette curiosité l'amuse. A l'occasion de leur première visite à Auvers, Vincent propose que la famille passe ses vacances traditionnelles du mois d'août avec lui plutôt qu'en Hollande. Bref, Vincent, à ce moment précis, exprime des projets fondés qui l'enthousiasment – peut-être un peu trop, diront certains ? -, au moment même où le docteur Gachet se déplace en personne au magasin de Théo, à l'occasion de l'exposition que sa maison organise autour de l'œuvre du peintre Raffaëlli, pour lui déclarer qu'à ce qu'il croit son frère est guéri. Cela ne fait pourtant que 15 jours que Vincent est à Auvers et l'on se situe à seulement un mois et demi de l'échéance ! Oui, je sais ce que penseront certains : avec Vincent, les choses peuvent se dégrader aussi vite qu'elles se sont enflammées, ce qui est certain. Mais cela n'explique pas tout et la suite des événements semble nous donner raison.

Théo accepte d'ailleurs le principe de passer huit jours de vacances à Auvers où Vincent projette de peindre la petite famille. Dans l'attente, Vincent entreprend le portrait du docteur Gachet qui, à la cinquantaine passée, est déjà veuf et semble tout le temps ahuri, bien que très professionnel. Il a aussi un jeune fils et une fille de 19 ans – dont Jo, qui en a 27, pourrait se faire une amie, pense Vincent - habitant avec lui dans une maison fort encombrée de bibelots et d'antiquités. Au-delà des portraits qu'il fit d'elle, il n'est pas impossible que Vincent l'ait regardée d'un peu trop près, si on en juge par un refroidissement sensible, mais

Un essai romancé

resté inexpliqué, des relations avec le docteur Gachet au début du mois de juillet. Mais une correspondance ne peut pas embrasser tous les aspects de la vie intime des individus. Enfin, tout cela ressort des incidences ordinaires de la vie. Vincent ne trouve pas d'atelier convenable ; mais comme le temps est au grand beau, il est de sortie à longueur de journée et dispose quand même d'une petite remise au café où il loge.

Depuis Paris, les peintres Guillaumin et Gausson veulent absolument opérer un échange de toile avec lui et le critique Aurier se montre ravi de son tableau, au point de songer à écrire un livre sur Vincent. De fait, Vincent reste, quoi qu'il en dise, un poumon de la vie artistique parisienne. A cet instant, son retour dans les environs de Paris semble commencer à prendre tournure. Il remercie par courrier le docteur Peyron, car dans le fond de l'âme de Van Gogh, c'est toujours l'empathie qui l'emporte, mise à part sa dent tenace contre le milieu des marchands et particulièrement l'ancienne maison Goupil. Et il se fait la réflexion que, concernant ses dernières toiles aux sujets pourtant banals, il n'a encore vu personne peindre de la sorte. Au sens propre du terme, c'est ce qu'on appelle avoir trouvé son style.

A sa mère, Vincent confirme que c'est bien l'influence des autres malades qu'il ne supportait plus à l'asile de Saint-Rémy, alors que par ailleurs le Sud lui convenait si bien. Mais sa capacité de travail en souffrait. S'il admet avoir eu des différends à ce sujet avec le docteur Peyron, ils étaient plutôt en bons termes : « Je l'aimais beaucoup et, réciproquement, il faisait entre moi et les autres de ses patients une différence en ma faveur. » Il apprécie

Un essai romancé

de se retrouver plonger dans les discussions et *lutt*es du petit monde de la vie de la peinture, alors que ses symptômes ont, pour l'heure, totalement disparu. Mais cette façade ne dit rien de la détresse intérieure qui l'anime... Au passage, il confie que Théo lui paraît bien pâle, c'est-à-dire malingre ; ce qui, chez lui, était devenu endémique. Le seul bémol qu'il note concernant son installation à Auvers-sur-Oise est la cherté de la vie dans une bourgade qui devient peu à peu une villégiature, à proximité immédiate de Paris. Au moins, il peut payer les consultations du docteur Gachet en tableaux.

Son petit homonyme, comme il l'appelle, n'est pas bien robuste non plus ; raison pour laquelle il souhaiterait autant que possible lui faire profiter du bon air de la campagne. A ce moment-là, il peint l'église d'Auvers en des couleurs qu'il estime lui-même être somptueuses. Mais en matière de peinture, ce qui lui tient le plus à cœur reste le portrait, c'est-à-dire les gens qu'il veut révéler à eux-mêmes telles des apparitions (idée qu'il a déjà exprimée), et languit de pouvoir s'y confronter à plus grande échelle. Ce qui l'attire étant le sentiment d'humanité, comme lorsqu'il décrit cette toile de Puvis de Chavannes où « (...) on croirait assister à une renaissance totale, mais bienveillante, de toutes choses auxquelles on aurait cru, qu'on aurait désiré, une rencontre étrange et heureuse des antiquités fort lointaines avec la crue modernité. »

Vincent décrit donc avec application celui qu'il entreprend du docteur Gachet, telle une flamboyance malgré sa pose avachie. « J'ai fait le portrait du docteur Gachet avec une expression de mélancolie qui souvent, à ceux qui regarderaient la toile, pourrait paraître une grimace. Et pourtant, c'est ça qu'il faudrait peindre parce qu'alors on peut se rendre compte combien, en

Un essai romancé

comparaison des portraits calmes anciens, il y a de l'expression dans nos têtes actuelles et de la passion, et comme de l'attente et comme un cri. Triste mais doux, mais clair et intelligent, aussi faudrait-il en faire beaucoup de portraits. »

Vincent prospecte toujours en vue de trouver une maison qui servirait aussi de pied-à-terre pour la famille de Théo, week-ends et vacances compris. Cependant, du fait de l'éloignement, il éprouve bien des difficultés à se faire envoyer ses meubles et peste contre le caractère nonchalant des gens du Sud. Il s'imagine déjà faisant rapatrier ses toiles entreposées chez le Père Tanguy et celles conservées chez Théo, qu'il veut toutes plus ou moins retoucher à leur avantage. Car le travail qui le distrait de lui-même est la seule véritable prescription du docteur Gachet, et il se rend compte à quel point la proximité des autres malades l'influençait négativement. Et depuis qu'il a cessé de boire, il ne peut que constater que son travail en a gagné en qualité et en intensité – jugement qui l'honore, mais qui comporte une part de subjectivité, son évolution générale restant globalement continue ; ce qui est plus certainement vrai, c'est que la boisson a pu risquer de le priver de ses deux dernières années les plus productives -.

Tout ce contexte explique qu'on commence à parler de lui dans les journaux et qu'il gagne progressivement en notoriété. Or pour Vincent, produire un tableau représente un effort aussi intense que d'avoir un enfant, son rapport au monde étant alors perçu à travers un miroir « pour d'obscures raisons », précise-t-il à sa mère, car *la peinture est un monde en soi* – voulant signifier qu'elle nous porte à nous mettre en marge du monde réel. Vivre à proximité de la famille de Théo lui repose l'esprit, lui qui se retrouve finalement sans famille ni attache. Puis vient une

Un essai romancé

remarque que Vincent glisse à sa sœur vers la mi-juin : « De ces jours-ci, je travaille beaucoup et vite ; ainsi faisant, je cherche à exprimer le passage désespérément rapide des choses de la vie moderne. » On le voit, Vincent allie constamment son instinct singulier de sentir la peinture à une extraordinaire capacité à en conceptualiser les intentions.

Théo lui fait parvenir une lettre de Gauguin prétendant être en panne d'inspiration. Dans les faits, son escapade à Arles l'a marqué plus qu'il ne l'escomptait, car il s'est rendu compte à quel point il avait besoin de dépaysement pour être en capacité de créer ; d'où son désir ardent de s'installer à la Martinique – ou en tout cas dans un pays à l'ambiance plus proche de ses origines –, ce qu'il mettra à exécution en 1891, soit après la mort de Théo. Dans l'attente, Gauguin, De Haan et un nouveau venu, le peintre hollandais Hirschig, vont renouveler l'expérience de Pont-Aven.

Comparant les couleurs que lui fournissent le droguiste Tasset et le Père Tanguy (il semble qu'il y ait eu polémique), Vincent dit qu'en qualité le service est identique, mais ne maîtrisant ni la chimie ni les coût (Vincent n'a pas connaissance des factures !), il donne sa préférence au Père Tanguy, qui par ailleurs leur rend service. Le docteur Gachet, qui possède une presse à graver, se dit prêt à tirer pour lui des eaux-fortes à partir de ses toiles, ce qui inspire à Vincent une suite de Monticelli (par Lauzet), Van Gogh et Gauguin, que son frère pourrait promouvoir. A ce sujet, Vincent dit pressentir que l'avenir du mouvement impressionniste se situe sous les tropiques, dans un pays exotique où les couleurs sont exacerbées. « Certes, l'avenir est bien dans les Tropiques pour la peinture, soit à Java, soit à la Martinique, le Brésil ou l'Australie,

Un essai romancé

et non pas ici, mais tu sens qu'à moi il ne m'est pas prouvé que toi, Gauguin ou moi soyons ces gens d'avenir-là. » (Lettre à son frère Théo, à qui il confère toujours un rôle pivot dans la diffusion de la peinture).

A cette occasion, on apprend que son portrait de l'*Arlésienne* qui plaît tant à Gauguin a en réalité été réalisé à partir d'un dessin original de ce même Gauguin (qu'il espère maintenant rejoindre un mois à Pont-Aven), apportant une nouvelle preuve de l'interaction profonde qui existe entre les artistes, sans animosité créatrice aucune. « C'est une synthèse d'*Arlésienne* si vous voulez ; comme les synthèses d'*Arlésiennes* sont rares, prenez cela comme œuvre de vous et de moi, comme résumé de nos (deux) mois de travail ensemble. » Ajoutant : « Pour le faire, j'ai payé moi pour ma part encore d'un mois de maladie, mais aussi je sais que c'est une toile qui sera comprise par vous, moi, et de rares autres, comme nous voudrions qu'on comprenne (sous-entendu la peinture). » La découvrant, le docteur Gachet s'exclame, pour sa part : « Comme c'est difficile d'être simple ! » Toute la peinture et la vie de Van Gogh me semblent résumées dans cette parabole.

Bref, à la fin du mois de juin, Vincent élabore toujours des projets d'ampleur, et rien dans son comportement n'indique de signe de désespérance ; mais plutôt, bien au contraire, d'un regain d'activité certain. Et Théo n'est pas en reste ; admirant son eau-forte, il estime : « Je trouve qu'Auvers a beaucoup de bien et je voudrais que tu sois de cet avis. Nous nous réjouissons déjà de l'idée de venir bientôt chez toi, pour différentes raisons : 1° pour te voir ; 2° pour voir ton travail ; 3° pour la belle nature ; 4° *parce que j'espère que voir la campagne me donnera des forces pour beaucoup pouvoir travailler.* » Si rien de tout ceci n'explique

Un essai romancé

encore ce qui va suivre, on sent malgré tout qu'un problème latent, si ce n'est un nœud Gordien, est en train de se former.

Bosch (non pas Jérôme, mais le frère de l'artiste femme ayant acheté son tableau *La vigne rouge* à Bruxelles) propose un nouvel échange de toiles, que Vincent accepte. Du coup, Vincent veut (réflexe naturel) passer quelques jours à Paris, voir ses amis peintres. Il commande des couleurs début juillet. Il remarque que les toilettes des femmes gagnent en fraîcheur (c'est l'époque du début de l'essor de la mode parisienne), nouveau motif de production potentielle de toiles. Mais tout bascule au début du mois de juillet. Pour commencer, tel une vague prémisse, le petit Vincent tombe malade, causant aux parents une forte inquiétude. D'où une avalanche de questions se bousculant dans la tête de Théo : « Nous ne savons pas ce que nous devons faire (...). Devons-nous prendre un autre appartement, tu sais, dans la même maison au premier ? Devons-nous aller à Auvers, en Hollande ou non ? Dois-je vivre sans souci pour le jour de demain et quand je travaille toute la journée et n'arrive pas encore à éviter des soucis à cette bonne Jo au point de vue de l'argent, puisque ces rats de Boussod et Valadon me traitent comme si je venais d'entrer chez eux et me tiennent à court. » Voilà, il me semble que le décor est planté.

Un temps, Théo en arrive à la conclusion que la proposition de Vincent de se faire marchands indépendants à partir de leur collection ne pourrait qu'apporter une meilleure qualité de vie à tous ceux (sa mère comprise) qui dépendent de lui. Il est persuadé que Vincent, qui fait une peinture admirable, a trouvé sa voie ; et que lui, grâce à l'appui de Johanna, sa femme chérie, il entrevoit désormais son chemin. Or on connaît déjà l'animosité chronique que Vincent porte à la maison Goupil, devenue

Un essai romancé

Boussod et Valadon. Et par ailleurs (c'est le moins que l'on puisse dire), Vincent n'est pas un maître dans l'art de manier la parole. Théo ne préconise-t-il pas : « Toi, calme-toi et retiens un peu ton cheval pour qu'il n'arrive pas d'accident (...). », parlant, il est vrai, des répercussions de son travail sur sa santé.

Sur cela vient se greffer un fait qui pourrait être considéré comme un crime de lèse-majesté : « Sais-tu que j'avais acheté ce beau tableau de Corot que ces c... de B. et V. disaient ne pas être en vente. Tersteeg l'a vendu à Mesdag avec 5 000 de bénéfice et Mesdag et si content qu'il en veut d'autres comme cela (...). Cela m'a fait plaisir, mais B. et V. recommenceront tout de même demain. » Or Vincent se connaît ; il répond, parlant du contexte familial : « En venant de but en blanc, je crains d'augmenter la confusion. » Pourtant, il a l'air calme. Il parle d'une lettre de Gauguin, toujours indécis sur les moyens d'atteindre ses objectifs. Il incite donc Théo et Jo à venir s'installer à Auvers, pour leur confort moral et physique. Entre les lignes, il encourage son frère à prendre son indépendance, étant donné qu'il a été d'une fidélité exemplaire auprès de ses employeurs, laquelle n'a pas été payée de retour. Il n'aurait donc rien à se reprocher. Il se dit fataliste quant à sa vie de peintre solitaire, *en tout cas pour le moment*. Le petit Vincent allant mieux, Théo part voir les œuvres récentes de Claude Monet avec René Valadon, perspective qui ne l'enchant guère. Puis il propose à son frère de passer le dimanche suivant, soit après le 15 juillet, pour déjeuner avec eux et des amis peintres : ce sera dans leur nouvel appartement ; mais Vincent ne le sait pas encore.

Un essai romancé

Or c'est à l'occasion de ce dimanche, soit moins de 15 jours avant le drame, que tout se déclenche. La vision traditionnelle (si l'on excepte celle de l'accident causé par des jeunes voyous avec qui il aurait eu maille à partir), est, il faut le dire, bien arrangeante ; car elle fait porter la responsabilité du geste entièrement sur les épaules de Vincent. Mais il semble qu'elle ne prenne pas en compte tous les facteurs et que, manifestement, il nous manque ici une clé de compréhension. D'ailleurs, Georges Charensol le note en 1960 – édition française issue du Centenaire - : « Des innombrables causes qu'on a cru découvrir à son geste, aucune n'est entièrement convaincante. » D'autant que Vincent ne montrera aucun signe avant-coureur. Ce que décrit Johanna de ce repas du dimanche est cependant d'une importance capitale. Elle décrit une ambiance gaie, des retrouvailles chaleureuses avec Emile Aurier, Henri de Toulouse-Lautrec et Emile Bernard. « Lautrec fait des blagues », précise-t-elle. Cependant, il est curieux de constater la présence du sieur Lautrec au sein de ce cercle réduit « d'amis », quand on connaît la nature de leur différent antérieur. Mais comme Johanna raconte que leur visite à Auvers de la fin du mois de juin a été un enchantement, rien ne laissait présager, en début de repas, le drame qui allait bientôt advenir.

Car la fin du repas devient *soudainement* tendue : au point que Vincent quitte brusquement l'appartement de la petite cité Pigalle sans même attendre la venue du peintre Guillaumin, pourtant annoncé. Il est donc clair que quelque chose de spécial s'est passé durant ce repas, et que ce fut à l'insu de Johanna, et probablement même de Théo. Et si nous n'en possédons pas le détail, les conséquences, in fine, vont indubitablement conduire à provoquer un duel. Est-ce l'antagonisme des prises de position de

Un essai romancé

chacun ? Est-ce des insinuations larvées cachées parmi les blagues de Toulouse-Lautrec ? Le fait que Théo annonce qu'ils vont prochainement partir pour la Hollande ne peut constituer à elle seule une raison suffisante, puisque l'été ne fait que commencer et qu'il apparaît bien légitime que les deux familles hollandaises rencontrent à leur tour le nouveau venu dans l'ordre des héritiers. Et là encore, dans le prolongement de l'épisode Gauguin, je n'invente rien : toutes les informations sont déjà disponibles, il suffit de les mettre en perspective. Mais poursuivons...

Il est vrai qu'au lendemain de sa visite, Vincent envoie à Théo un billet laconique insinuant qu'il se montre surpris qu'ils cherchent avec Johanna à « forcer la situation. » Mais à quel propos, au juste ? Ne recevant pas de réponse (mais son billet en appelait-il ?), il précise sa pensée dans une lettre séparée, considérant certaines décisions comme des faits accomplis (le changement d'appartement, le voyage en Hollande, a minima), puisque cela signifie que le couple renonce à l'idée de venir s'installer à Auvers. Pourtant, Vincent semble ne pas avoir réagi lorsqu'il a découvert le nouvel appartement... Mais il ajoute quand même que leurs ennuis prenant trop de place, « ils sèment (désormais) dans les épines. » Certes, il évoque qu'il ne sait pas dire quelles répercussions les changements à venir auront sur ses subsides ; mais sans pour autant montrer d'inquiétude outre mesure.

Au contraire, Vincent montre que sa capacité d'adaptation est immédiate. Il dit avoir trouvé un appartement de trois pièces pour 150 francs par an, divisant de moitié le coût de son logement actuel. De plus, il pourra y accueillir les tableaux qui sont en dépôt (et qui doivent occasionner des frais supplémentaires) ; d'où trouver une solution de repli n'apparaît pas être un motif de

Un essai romancé

grief contre son frère. Et il ajoute qu'il fera son possible pour s'accommoder, une fois encore, à la situation. L'enjeu matériel qu'il évoque ne représenterait en soi qu'une réorganisation imposée, certes, mais nécessaire. Et surtout, non perçue tel un abandon insurmontable, comme on l'a souvent prétendu. En revanche, il paraît légitime que Johanna pousse à la roue pour que son mari augmente leur degré d'autonomie et d'indépendance. Et même si Vincent répète qu'il doit désormais oublier ses ambitions passées (il n'hésite pas à s'autoproclamer raté), il se dit dans la foulée certain qu'ils peuvent vivre dans ces nouvelles conditions encore pendant des années.

Il faut bien se rendre compte que dans le cadre de l'hypothèse que nous formulons à la suite de l'expert Louis Barbier, Vincent ne peut de but en blanc – et nous en découvrirons la raison in fine – aborder de front tous les sujets avec son frère. D'où il nous faut porter attention à tous les éléments évoqués ; et en premier lieu, que c'est Johanna en personne qui répondra à Vincent. Examinons en détail le ressenti qu'en exprimera Vincent : « la lettre de Jo a été pour moi réellement comme une évangile, une délivrance d'angoisse que m'avaient causée les heures un peu difficiles et laborieuses pour nous tous. » Jo lui a donc assuré qu'elle se montre compréhensive de sa situation. Mais surtout, il ajoute : « Revenu ici, je me suis senti moi aussi encore bien attristé et avais continué à sentir peser sur moi aussi *l'orage qui vous menace*. » En fait, tout porte à croire qu'au moment même où le jeune couple a changé de logement par nécessité, Théo ait été menacé d'être remercié par Boussod et Valadon lors du voyage chez Claude Monet, qui n'aurait été qu'un prétexte. Ce qui les aurait obligés à se réorganiser dans la précipitation, et non de manière méthodique.

Un essai romancé

Si Vincent mesure que sa vie peut en être affecté, il en a cependant vu d'autres. Il s'est d'ailleurs remis au travail avec frénésie, ne sachant rien faire d'autre que peindre. C'est là qu'il peindra ses fameux champs de blés surmontés d'une nuée de corbeaux, qu'il décrit lui-même en ces termes : « Ce sont d'immenses étendues de blé sous des ciels troublés et je ne me suis pas gêné pour chercher à exprimer de la tristesse, de la solitude extrême. Vous verrez j'espère cela sous peu (...) puisque je croirais presque que ces toiles vous diront - ce que je ne sais dire en parole - ce que je vois de sain et de fortifiant dans la campagne. » Il ajoute qu'il comprend la nécessité d'un voyage familiale en Hollande, même si celui-ci lui renvoie l'image de ses propres choix. Au moins, la sincérité de Vincent en ce qui le concerne est totale, puisqu'il dit que l'envie d'avoir des enfants lui a passé, quoique la douleur morale lui en restât. Mais sur le fond, la lettre de Jo l'a entièrement rassuré. De fait, le 23 juillet, Vincent confirme à sa mère *qu'il se sent complètement guéri* et qu'elles verront avec sa sœur combien Théo a bonne mine.

Cependant, Vincent déclare avoir eu à son retour des frais imprévus (il allègue ses bagages envoyés d'Arles). Qui pourtant peuvent s'expliquer autrement : suite à l'exposé de la situation houleuse vécue par son frère, que ce soit par l'entremise de Toulouse-Lautrec (qui aurait eu intérêt à attiser l'affaire) ou de sa propre initiative, Vincent a pu vouloir s'en expliquer directement avec la famille Goupil, ne pouvant s'empêcher de leur signifier la rancœur qu'il a lui-même nourri à leur égard. Et de s'expliquer non pas directement avec le père fondateur, Adolphe Goupil, mais avec son petit-fils, Jean Gérôme (né en 1864) ; altercation qui aurait débouché sur des propos inacceptables justifiant une

Un essai romancé

provocation en duel. D'ailleurs, dans la lettre qu'il portait sur lui le jour de sa mort, Vincent en esquisse les motifs ; il dit expressément : « (...) je te le redis encore que je considérerai toujours que tu es *autre chose qu'un simple marchand de Corot* (allusion directe à la toile vendue à Tersteeg, probablement contre l'avis de ses employeurs) ; que par mon intermédiaire tu as ta part à la production même de certaines toiles qui, *même dans la débâcle*, gardent leur calme. » On y perçoit donc une possible rivalité d'orgueil et d'honneur.

Comme pour l'incident de l'oreille coupée, il est troublant de constater qu'il existe deux versions quant à l'arme que s'est procuré Vincent, qui ne sont pas anodines de conséquence. L'une évoque un achat (les frais susnommés ?) chez l'armurier de Pontoise ; ce qui sous-entendrait une préméditation au moins une semaine à l'avance. Fait qui n'exclurait pas, somme toute, l'hypothèse d'un suicide, mais contredirait le témoignage des aubergistes Ravoux qui prétendent pour leur part que rien, dans son comportement quotidien, ne laissait présager un tel drame. A laquelle s'oppose la version d'une arme dérobée à la volée à ce même aubergiste Ravoux, ce qui accrédirait plutôt une décision irrationnelle prise sur un coup de tête. Pourquoi deux versions aussi disparates ? A-t-on voulu brouiller les cartes ? Or, on l'a vu, la pratique a déjà été utilisée à l'encontre de Van Gogh.

Or bizarrement, là encore, Théo prétend soudainement être sur le point de partir en Hollande où il pourrait faire des affaires. Pourtant, seule sa femme s'éloignera, car il est encore à Paris lorsqu'on le prévient (Vincent refuse de donner son adresse parce qu'il pense qu'il n'est pas à Paris), alors que Théo annoncera à sa femme la nouvelle de sa mort par une missive envoyée en Hollande : étrange scénario pour un couple qui se faisait fête de

Un essai romancé

présenter leur enfant à toute une famille ! Car Théo avait confirmé lui-même que tout ce petit monde en était arrivé à un point de bascule, décrivant la situation ainsi : « Vraiment, le danger n'est pas aussi grave que tu le croyais. Si nous pouvons tous avoir une bonne santé qui nous permette d'entreprendre ce qui dans notre tête petit à petit devient une nécessité, tout ira bien. Déceptions, certes, mais nous ne sommes pas à nos débuts et nous sommes comme les charretiers qui, avec tous les efforts des chevaux, ont atteint *presque* le sommet de la colline. » Concluant : « Quoique les huit jours soient écoulés, ces messieurs (Boussod et Valadon) n'ont rien dit à l'égard de ce qu'ils pensent faire avec moi. » On sait qu'il fut congédié au lendemain même du drame.

Enfin, les mots contenus dans la dernière lettre de Vincent à son frère Théo sont eux aussi importants. « Je voudrais peut-être t'écrire sur bien des choses, mais d'abord l'envie m'en a tellement passé, *puis j'en sens l'inutilité.* » Comme lorsqu'on porte un lourd secret que l'on ne peut confier. D'ailleurs, cette lettre du 23 juillet (le duel supposé ayant eu lieu de le 27) est une version adoucie – soit écrite avec application et réflexion – de l'original que Vincent portait sur lui le jour de sa mort, non comme une justification, mais plutôt pour se donner du courage. Même s'il en prévoyait la fin, terminant par ces mots « mais que veux-tu », qui chez lui n'étaient jamais une marque d'interrogation, mais qu'il employait souvent pour exprimer une constatation désabusée. Et puis, les circonstances plaident aussi en faveur de cette hypothèse ; même si lui-même évoque timidement « une crise *relative* », les témoins sont plus circonspects : « Alors qu'à l'ordinaire (Vincent) travaille le matin sur le motif et peint l'après-midi dans l'arrière-salle de l'auberge, il sort aussitôt après le déjeuner qu'il a pris avec ses hôtes le dimanche 27 juillet. » Soit

Un essai romancé

comme lorsqu'on a un rendez-vous, qui plus est dominical. « A la fin de la journée, les Ravoux s'étonnent de ne pas voir revenir ce pensionnaire dont la vie est *toujours si régulière*. »

En réalité, si Louis Barbier s'est permis d'avancer une telle hypothèse, c'est que le second duelliste, affirme-t-il, serait mort lui aussi, une quinzaine de jours plus tard des suites de ses blessures, manifestement mal soignées (parce qu'on aurait voulu les cacher ?). Ce qui prouverait que, sincère dans ses convictions et cependant novice dans le maniement des armes, Vincent se serait ardemment défendu. Et comment pourrions-nous expliquer autrement que Théo, au lendemain du drame, perde subitement tous ses moyens, au point d'être enfermé lui aussi dans un établissement spécialisé où il décèdera six mois plus tard des suites de la syphilis, pense-t-on ; mais aussi de « *chagrin* », déclarent les médecins qui l'ont soigné. Alors qu'il vient tout juste d'être père et que la vie s'offre encore à lui, aux côtés d'une femme dont il est sincèrement amoureux ? Car même si Vincent ne lui aurait rien confié des circonstances précises durant la nuit d'agonie qu'ils passeront ensemble (mais ceci est très douteux), Théo, qui a forcément vu la blessure, aura compris qu'il est la source indirecte de la mort de son frère : pensez-vous qu'une telle situation soit humainement supportable ? Je crois que cette hypothèse souffre de bien peu de contradiction. D'autant plus que le propre père du second duelliste, le peintre Jean-Léon Gérôme, a peint en 1896 une série de toiles particulièrement intrigantes sur la *Vérité au fond du puits* ou *sortant du puit*. Et qu'il avait accroché cette dernière au-dessus de la tête de son lit, comme quelque chose que la partie sombre de sa conscience aurait eu à combattre !

Un essai romancé

On a certainement, bien sûr, voulu étouffer l'affaire, pour éviter le scandale. Ce dont avait les moyens une famille aisée. Mais aujourd'hui, plus de cent trente ans après les faits, il y a prescription, j'imagine. Et dans l'entre-deux, tous ceux qui tentèrent de lire le destin d'une figure majeure de l'art de la fin du XIXe siècle ne pouvaient la décrypter correctement s'il leur manquait la clé de voute de l'affaire. Se concentrant inévitablement sur la folie supposée de Vincent, qui seule pouvait alors expliquer un tel décalage. Mais de tout cela, eux-mêmes ont senti que l'édifice était bien fragile. Et incohérent son récit matériel.

Au cœur de l'histoire des arts, il est rare qu'une rivalité soit allée jusqu'à l'affrontement direct. Dans le cas qui nous occupe, Gauguin n'aura été d'abord qu'un exécutant, n'ayant pas d'intérêt particulier dans l'affaire ; la compétition entre Toulouse-Lautrec et les Van Gogh se nourrit essentiellement d'un arrière-plan pour la suprématie dans le marché de l'art. Mais dans les faits, les deux protagonistes du duel auraient très bien pu s'affronter sans l'entremise de tiers. Comme une manière pour Vincent d'affronter ce qui, en lui-même, c'est-à-dire au sein de ses propres origines, le répulsait. En cela, même si duel il y a eu, il en résulterait malgré tout une sorte de suicide : social, à défaut d'être précisément individuel.

A l'inverse, Johanna, qui a été préservée de ces événements, ne s'en sentira jamais coupable, puisqu'au contraire elle se battra avec abnégation pour valoriser l'œuvre de son beau-frère : mission que son mari lui avait expressément confiée. Cette première étape lui aura pris plus de trois ans de démarches acharnées auprès des meilleurs spécialistes hollandais de Bussum, dans la proche banlieue d'Amsterdam, avant que les

Un essai romancé

choses se mettent timidement à évoluer. Et pour enfin réunir les tombes de Vincent et Théo, telle une seule et même entité que, de fait, ils formaient de leur vivant. Celle dernière étape, réussie grâce à l'aide apportée par le fils du docteur Gachet, sera menée à bien, quant à elle, au bout de 14 ans. D'où la question ultime qui nous importe ici : cette postérité exceptionnelle acquise par l'œuvre de Vincent Van Gogh est-elle en soi méritée ? Question qui n'appelle pas de réponse, tant il s'agit d'une évidence. Gageons seulement qu'au-delà du talent, la personnalité exacerbée du sieur Vincent y aura contribué. Et qu'en cela, nous aurons seulement concouru à faire émerger une meilleure lisibilité de ses vicissitudes, sans déformation exagérée, nourrie des récits que lui-même en aura formulé.

Mais l'ironie du sort aura consisté en ce que l'individu qui a le plus revendiqué l'indépendance de l'artiste vis-à-vis de la valeur de son art jugé en dehors de tout critère de marché est bien celui qui, de nos jours, est reconnu par ce dernier en tant que valeur absolue des prémices de l'art contemporain. Et ce phénomène n'est en rien dû au hasard. Il fait entendre par là que la difficulté quotidienne à laquelle Vincent a eu à faire face durant toute sa vie est à la fois la cause et la conséquence de son génie créatif. La volonté artistique du peintre aura fait le reste. Car à la seconde même où Vincent a été pour la première fois confronté à la couleur, il a ressenti cette confirmation intime qu'il était bien, au fond de lui-même, un coloriste. Tout le travail préalable qu'il aura accompli dans la douleur face au dessin, que pourtant il ne maîtrisait pas bien, fut réalisé en toute connaissance de cause. Et Vincent ne cesse alors de le répéter : ce travail fut vécu comme un véritable passage obligé. Mais dès qu'il prend possession de la couleur, alors, la révélation s'accomplit !

Un essai romancé

Vincent n'aura en effet jamais émis aucun doute sur la manière dont il comptait utiliser cette matière ni au sujet des résultats auquel il escomptait parvenir. Ses seuls empêchements ont consisté à devoir rassembler les moyens matériels et financiers pour pouvoir la pratiquer. Quelques soient les difficultés qu'il a rencontrées, quelques soient mêmes les raisons de sa déchéance en tant qu'être humain, d'instinct, il est et reste toujours dans le juste, dans le vrai. Et la remarque personnelle que m'inspirera ce parcours exceptionnel sera qu'à l'heure où l'on parle tant d'intelligence artificielle, tel un outil performant qui dépassera de beaucoup nos capacités humainement accessibles, il est bon de se souvenir, notamment à travers de tels exemples, que l'homme est avant tout fait de chair, de sang, d'idées, de sentiments et d'émotions. Et que s'il ne s'agit que d'automatiser y compris nos activités humaines, les sociétés y auront alors perdu le devenir de leur vécu, c'est-à-dire leur âme.

Un essai romancé

SOMMAIRE :

I- Apprentissage en noir et blanc (1875-1881)

II- Découverte de la couleur (1882)

III- Une insensible dérive vers la flamboyance...

(janvier à septembre 1883)

IV- Parenthèse si peu souvent illustrée du retour au foyer

(fin 1883 à fin 1885)

V- En marche vers Paris, entre illumination et trou noir ?

(février 1886 – février 1888)

VI- Transhumance vers la lumière

(février 1888 – décembre 1888)

VII- Perte tragique des repères (décembre 1888 – mai 1889)

VIII- L'apothéose malgré soi ? (mai 1889 - juillet 1890

– à la mort de Théo, le 25 janvier 1891, et au-delà...)

(fin du dixième fichier, état au 27/02/2024)